



La chronique d'Olivier CENA

Jusqu'au petit bout du monde

C'est une question insidieuse, venue comme ça, avec sa fausse légèreté, lentement révélée comme jadis les photographies en noir et blanc dans leur bac, sous la lumière rouge du laboratoire : le monde, notre monde à nous, occidental, prétendument civilisé, technologique et libéral, ce monde-là, donc, est-il représentable ? Cette question perpétue à sa manière les doutes et les terreurs postmodernes – que faire ? que peindre ? que représenter ? – dont beaucoup se défendent (et se protègent) par l'ironie, le cynisme, et même quelques clowneries. Mais au fond se cache une grande inquiétude, un fantasme, le spectre de la disparition de l'art annonçant, peut-être, celle de l'humanité. Alors on se tourne vers les artistes, on les implique, on leur reproche leur manque de vitalité, on exige d'eux du sens : montrez-nous un paysage qui soit ce que Proust, commentant les tableaux du peintre Elstir, appelle « une nouvelle création du monde » (1), soyez capables, comme l'écrit toujours Proust à propos d'Elstir, d'ôter aux choses le nom que Dieu leur a donné pour les recréer en leur offrant un autre nom, osez la métaphore et protégez-nous du vide et de sa folie. C'est alors qu'apparaît la question, renversant le propos : et si cette difficulté à représenter le monde était, plutôt que des artistes, le fait du monde lui-même ? Nul n'imagine aujourd'hui un peintre imitant l'attitude des impressionnistes et s'installant avec un chevalet devant un paysage, sinon pour en faire une gentille illustration. Et la photographie, ici, n'a aucune incidence : on sait maintenant, après la grande peur qu'elle provoqua durant un siècle, qu'elle n'épuisera jamais ni le paysage ni le portrait. Imaginons plutôt un monde regimbeur, peu docile, grincheux peut-être, refusant de servir de modèle – allez donc faire le portrait d'un paysage qui fait la gueule ! Un monde pas présentable, en somme, si dénué de poésie qu'il en devient ordinaire – que ferait aujourd'hui Cézanne face au flot de touristes et de badauds crapahutant sur les pentes jardinières de la Sainte-Victoire ?

Dans une lettre envoyée en 1949 à son ami le poète Pierre Leconte, Nicolas de

Staël propose une définition de la peinture demeurée célèbre. « *L'espace pictural, écrit-il, est un mur, mais tous les oiseaux du monde y volent ; à toutes profondeurs.* » C'était avant la mode actuelle, venue des États-Unis, de la platitude, d'une abstraction dénuée d'espace, juste le mur, une surface décorative – l'une des réponses fuyantes mais possible au problème de la représentation. Il en est d'autres. Arthur Aillaud, lui, comme beaucoup d'autres jeunes artistes actuels, réduit l'espace – plutôt bien d'ailleurs –, le ramenant aux dimensions de notre espace mental lui aussi restreint, au peu de profondeur de nos fictions, à l'épuisement de notre imaginaire, à notre insatiable désir de sécurité et de confort. Ce sont des inventions, des paysages bricolés, recomposés à partir de photographies – des décors donc –, montrant des architectures géométriques en chantier, des forêts très (trop) denses, des ciels neutres, des bouts de quelque chose et pas la chose elle-même, des petits bouts du monde et pas le monde lui-même. Arthur Aillaud ne renomme pas – pour cela, il faudrait pouvoir définir notre société autrement que par des voiles qui en masquent les contours. Aussi, de ce monde, Aillaud nous donne juste un petit fragment, un éclat – la pièce d'un puzzle dont l'image, elle, reste confuse.

(1) *L'ombre des jeunes filles en fleurs*, éd. Gallimard.

●● Arthur Aillaud, jusqu'au 3 avril à la galerie Vieille-du-Temple, 23, rue Vieille-du-Temple, Paris 4^e. Tél. : 01-40-29-97-52.



"SANS TITRE", PAR ARTHUR AILLAUD (2010).